

DES NONO ET DES HOMMES

par Henri LAVONDES* et Gaston PICHON**

* Ethnologue ORSTOM - Centre ORSTOM, BP. 529 - Papeete - Tahiti

** Entomologiste médical ORSTOM - Institut de Recherches Médicales "L. Malardé", BP. 30 - Papeete - Tahiti

Illustrations : (G.P.) motifs de tatouages marquisiens, d'après K. VON DEN STEINEN (1925) et W.C. HANDY (1938).

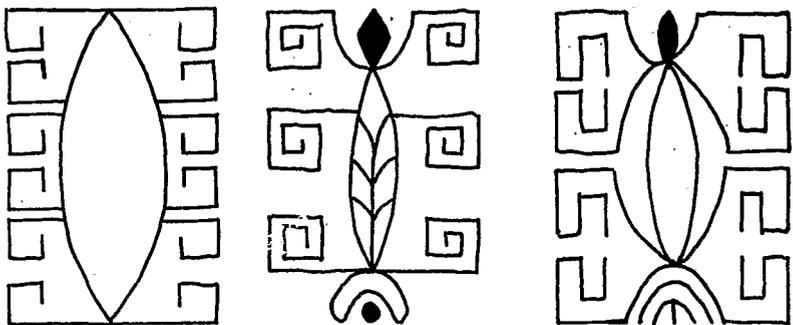


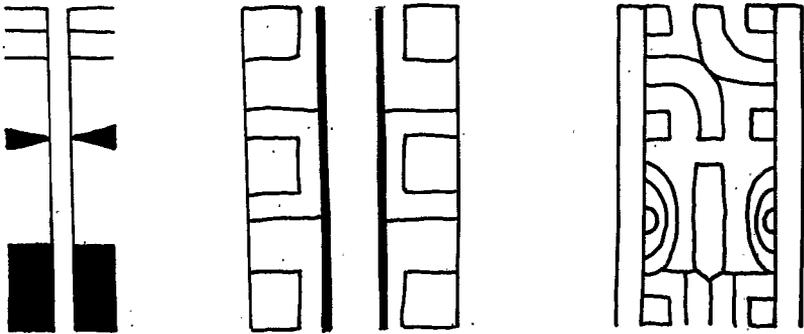
INTRODUCTION

Les nono constituent l'une des particularités qui distinguent les Iles Marquises des autres archipels du Pacifique. Il est question de ces minuscules insectes dans pratiquement toutes les relations de voyages, depuis celles de premiers navigateurs européens jusqu'aux récents articles du journaliste Georges DE CAUNES.

Pour le profane, il s'agit de nuées de mouchérons noirâtres dont les piqûres sont des plus désagréables. Un missionnaire de Taiohae écrivait, en 1873 "Des moustiques et des petits mouchérons nommés nono fourmillent à Nuku Hiva et Ua Pou. Ce sont là des angues fort désagréables et dont il n'est pas facile de se préserver, mais à la longue on finit par y faire un peu moins d'attention... La piqûre des nono est venimeuse et peut même produire des accidents graves sur une personne anémiée et si elle se gratte trop. Le soleil ardent rend dangereuse la moindre égratignure pour certaines personnes. La fumée de coco a la vertu de les chasser. Les canaques pour s'en délivrer se frottent d'huile de coco où ils viennent se coller en masse ; ils se frottent aussi avec les feuilles de kokuu. Les piqûres de ces bestioles importunent beaucoup".

Outre leur intérêt purement médical, ces minuscules insectes soulèvent des problèmes intéressants dans des domaines divers : ceux de la zoogéographie, de l'évolution et même dans celui de la connaissance de quelques éléments culturels chez les anciens Marquisiens. C'est ce dernier point que nous allons développer, après avoir fourni de brèves notions sur la biologie et un bref historique de cette question.

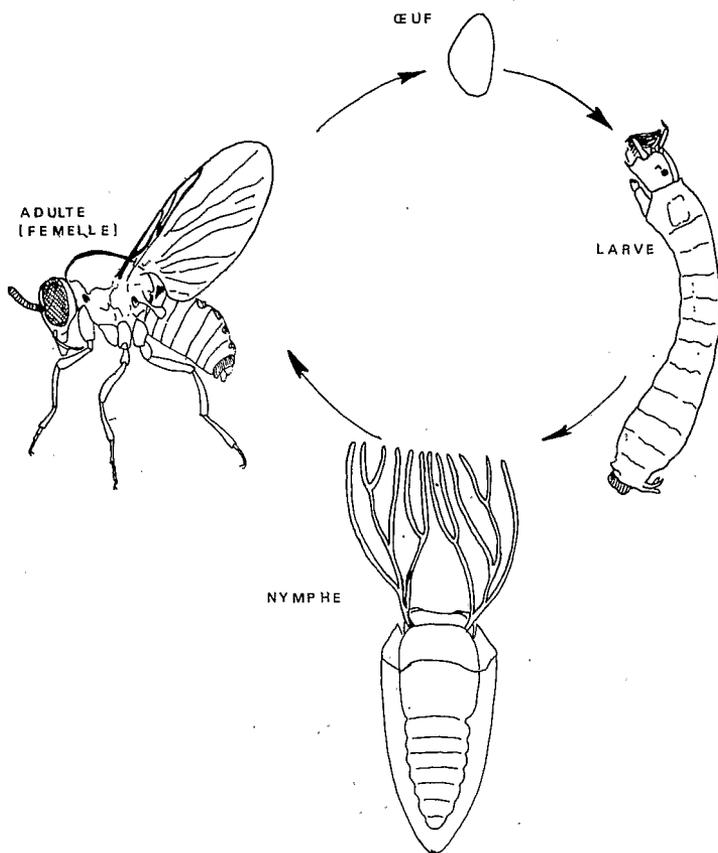




BIOLOGIE

Pour l'entomologiste, les nono sont des insectes Diptères appartenant à la famille des Simuliidae, groupe voisin des Culicidae (moustiques). Seule la femelle se nourrit de sang, dont elle a besoin pour produire des oeufs. Elle a un aspect de petite mouche trapue et bossue. Les Simulies sont surtout nombreuses à proximité des cours d'eau, qui constituent leurs gîtes larvaires (fig. 1). Les larves se trouvent dans les zones de rapide des cours d'eau, où les turbulences permettent une bonne oxygénation de l'eau. Ce sont de petits vermicules, fixés à un support par leur partie postérieure, qui se tiennent arqués face au courant ; leur tête est munie d'éventails qui rabattent les fines particules en suspension dans l'eau vers l'orifice buccal. Après un certain nombre de mues, les larves mûres pourvues de glandes séricigènes, tissent un cocon de soie, en forme de babouche, dans lequel elles vont se loger pour subir la métamorphose nymphale. La nymphe reste immobile dans ce cocon. Elle respire à l'aide d'une paire d'organes respiratoires filamenteux, implantés dorso-latéralement sur le thorax. La forme, la disposition et le nombre de ces filaments sont caractéristiques de l'espèce. L'insecte adulte va ensuite se dégager de l'exuvie nymphale.

ROUBAUD a décrit en 1903 le nono des Marquises pour la première fois, et l'a dédié au médecin français E. BUISSON, alors en poste à Taiohae, d'où le nom spécifique de Simulium buissoni. Il s'agit d'une espèce endémique que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.



Cycle biologique de *Simulium bulssoni* (d'après EDWARDS, -1932)

GEOGRAPHIE SOMMAIRE

L'archipel des Marquises se trouve presque exactement au centre de l'Océan Pacifique, entre les latitudes 7°50' et 10°35' Sud et les longitudes 138°25' et 140°50' Ouest. Avec Mangareva, les Marquises constituent l'archipel le plus éloigné du monde de toute région continentale, d'où leur intérêt primordial en zoogéographie. Ce sont des îles d'origine volcanique, au relief escarpé et austère. Il n'y a ni plaine côtière, ni lagon. Les pentes sont couvertes d'une végétation relativement dense.

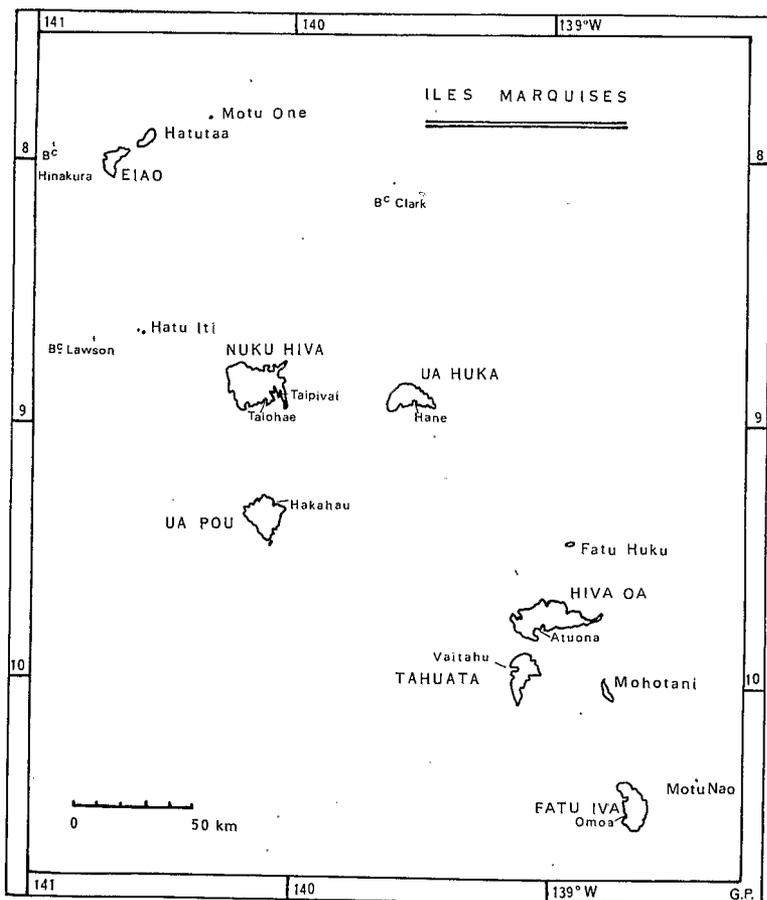
Comme le montre la carte (fig. 2), il y a huit îles et deux flots, répartis en trois groupes alignés du Nord Ouest au Sud Est, les deux groupes extrêmes étant situés à environ cent kilomètres du groupe central:

Groupe Sud (anciennement "au vent") : Hiva Oa, Tahuata, Fatu Iva, Mohotani (inhabitée), Fatu Uku (flot).

Groupe Central (anciennement "sous le vent") : Nuku Hiva, Ua Pou, Ua Huka.

Groupe Nord : Eiao (inhabitée), Hatutu (flot).

Toutes ces îles sont volcaniques, et la plupart constituent le sommet d'anciens volcans.



HISTORIQUE

Les plus anciennes données concernant les nono sont fournies par CROOK qui passa près de deux ans aux îles Marquises (de 1797 à 1799). Il rapporte qu' "aux îles sous le vent ils sont assaillis par des essaims de moustiques, qui n'ont pas atteint la partie au vent de l'Archipel". Comme ROSEN (1954) l'a montré il s'agissait très certainement de simulies, car il n'y avait pas encore de moustiques aux Marquises au cours du siècle dernier, (*) ce que confirme ce passage du célèbre roman "Taipi" ("Typee" en Anglais) d'Herman MELVILLE :

"Parmi les nombreuses calamités qu'ont amenées les Européens à certains des indigènes des mers du Sud, se trouve l'importation accidentelle de cet ennemi de tout repos : le moustique (...) Ils piquent, bourdonnent et tourment d'un bout à l'autre d'année, et, à force d'exaspérer incessamment les naturels, entravent les saints travaux des missionnaires.

Les Taïpis sont cependant encore entièrement exempts de cet hôte importun : mais sa place est malheureusement tenue, dans une certaine mesure, par la présence occasionnelle d'une espèce de mouche minuscule qui (...) est (...) cause d'intolérables désagréments".

A la même époque (1844) RADIGUET fait également allusion aux nono, en particulier dans un passage où il décrit, avec autant de précision que de poésie, un paysage typique des Marquises :



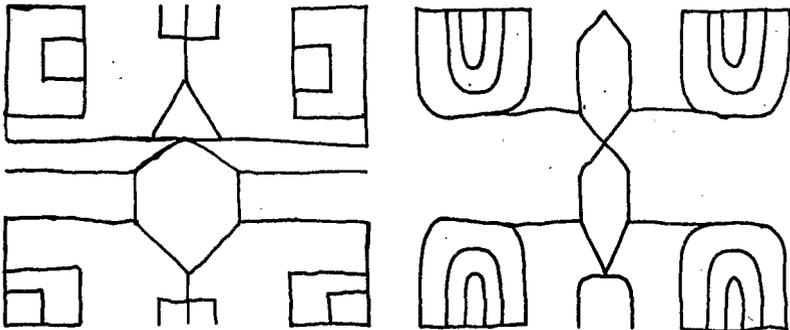
(*) Ce que confirme la linguistique. En effet, jusqu'à ces derniers temps, Tahiti n'hébergeait qu'une seule famille de "moucheons piqueurs" : les moustiques. Il est probable que nono a pour équivalent en Tahitien naonao, ces deux termes désignant les moucheons piqueurs autochtones. Les moucheons introduits ont été désignés soit en empruntant la dénomination dans l'autre dialecte, soit en indiquant l'origine supposée. C'est ainsi qu'aux Marquises, les moustiques sont appelés nono ki'a (nono chinois) ou plus rarement naonao, et d'autres moucheons apparus en 1914 nono purutia (nono prussiens), tandis que les moucheons introduits en 1958 dans l'Archipel de la Société sont nommés nono ou nono oteraria (nono australiens).

“Au fond du ravin, le ruisseau fredonne sa chanson de cristal et s’en va couchant les herbes longues et minces. Ailleurs, le ruisseau tombe en cascade et court accrochant à tous les obstacles ses houppes d’écume. Sous les meïs, sous les ricins, sous les hibiscus, sous les noyers, sous une foule d’arbres dont le nom polynésien ne présenterait aucune image au lecteur, on suit une voie tortueuse que le pied des naturels a vaguement indiquée sur ce terrain inégal ; on traverse des rayons de soleil où tourbillonnent, comme une poussière dorée, des myriades de nonos (N.D.A. : Moustiques d’une extrême petitesse)”.

Le témoignage le plus détaillé date de 1858, après que le naturaliste H. JOUAN ait séjourné pendant trois ans aux Marquises :

“Leur piqûre ne cause pas d’abord une douleur bien forte, mais lorsqu’on n’est pas acclimaté, si on a le malheur de se gratter, il survient de grosses cloches (sic) qui font enfler le membre, et l’on n’a de soulagement que lorsqu’il se forme un véritable ulcère. Si on peut prendre sur soi de ne pas envenimer les plaies en les grattant, elles guérissent au bout d’un mois en prenant tout à fait l’aspect de tâches syphilitiques”.

La première visite d’un spécialiste fut effectuée en 1925 par Miss CHEESMAN, qui faisait partie d’une expédition scientifique : “S. buissoni, le “nono” des Marquisiens, se trouve en nombre incroyable dans la vallée de Taipi (Taipivai), à Nuku Hiva. C’est en Janvier qu’elle pique le plus vicieusement, et peut couvrir toute la peau exposée de masses noires, provoquant une irritation intolérable et entraînant un fort gonflement des parties attaquées. Elle fréquente les plages à l’embouchure de la vallée, et peut même sortir en mer, attaquant les passagers des bateaux qui arrivent”.



LES DONNEES DU PROBLEME

Une enquête entomologique intensive aux Marquises fut organisée par le Bishop Museum en 1929 et 1930. Les exemplaires de *Simulies* récoltés furent étudiés par EDWARDS, qui constata que leur distribution et leur comportement présentaient un intérêt exceptionnel. ADAMSON (1939) résume les données du problème : "On trouve *Simulium buissoni* Roubaud sur toutes les îles sauf Mohotani, Fatu Uku et Hatutu (absence de cours d'eau permanents). La variété typique se trouve à Nuku Hiva, Ua Huka et Eiao et la variété *gallinum* Edwards à Ua Pou, Hiva Oa, Tahuata et Fatu Iva. *S. buissoni* est le célèbre nono, mentionné par Herman MELVILLE et beaucoup d'autres comme une véritable peste. A Taipivai (la vallée "Typee" de Melville) de Nuku Hiva, les Marquisiens font des feux fumigènes, et les piqûres leur produisent fréquemment des plaies, de même qu'aux visiteurs étrangers. Les nono qui piquent appartiennent à la variété typique et sont maintenant connus seulement à Nuku Hiva en grands nombres à presque toutes les altitudes, et à Eiao où leur distribution est restreinte à cause du faible nombre de torrents durant les périodes sèches. Ils ne piquent pas à Ua Huka, bien que la variété typique se trouva là ... La variété *gallinum* n'a pas été observée en grands nombres ou piquant les êtres humains, bien que l'on sache qu'elle attaque les poules à Hiva Oa. A Ua Pou, où *gallinum* existe et où l'on n'a pas trouvé la variété typique, les nono étaient un fléau il y a environ 50 ans. On est sûr de ce fait grâce à des Marquisiens dignes de foi et à d'autres informateurs, dont James ALEXANDER (1895), qui écrit qu'un missionnaire hawaïen et ses compagnons "arrivèrent à Ua Pou, et résidèrent d'abord à Hakahetau, mais les *Simulies* (sand-flies) étaient si nombreuses et intolérables qu'ils durent se déplacer jusqu'à la vallée voisine d'Aneau".

Etudier et résoudre un tel problème est le rêve de tout naturaliste. Comment expliquer les différences frappantes de comportement que l'on constate d'une île à l'autre chez les *simulies* de ce petit archipel, alors que l'on a la certitude qu'il s'agit de populations sinon identiques, du moins étroitement apparentées, pour ne pas dire uniancestrales ?

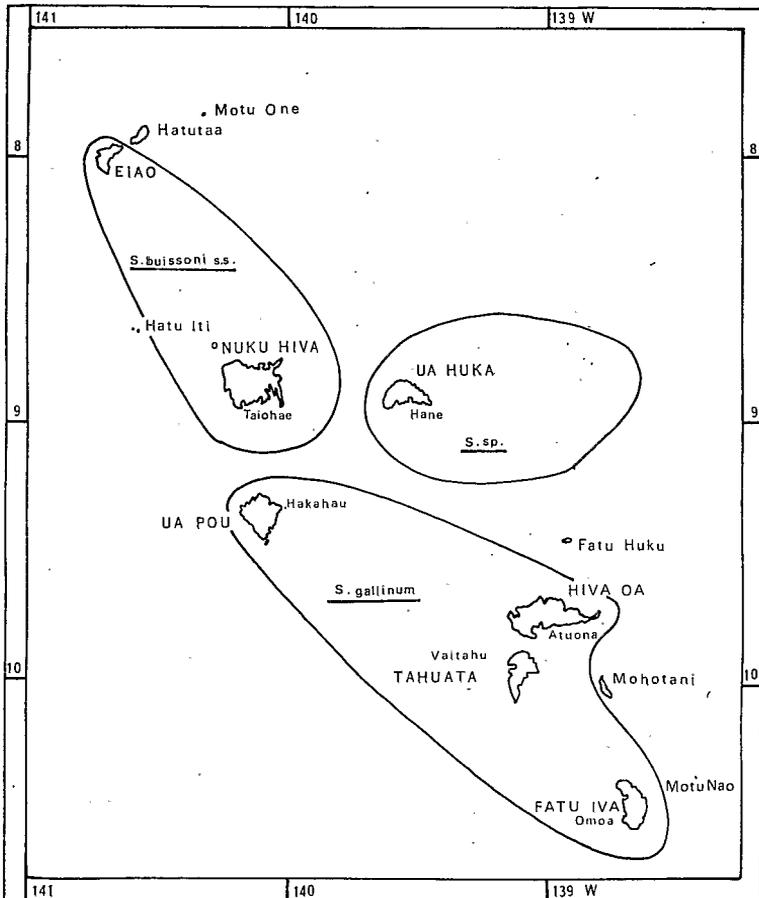
RESULTATS

a) Etude morphologique

La figure 3 résume la situation actuelle. Deux enquêtes approfondies nous ont permis d'éclaircir quelque peu ce problème.

La récolte de nombreux échantillons permet tout d'abord de relier les différences de comportement à des différences morphologiques constantes et sûres, qui permettent de classer le groupe buissoni en trois sous-groupes, se répartissant ainsi :

- 1er groupe : correspond à S. buissoni sensu stricto, et n'habite que l'île de Nuku Hiva et très probablement celle d'Eiao. Attaque l'homme, les mammifères et les oiseaux.
- 2è groupe : correspond à S. buissoni gallinum. Englobe les trois îles du groupe Sud et Ua Pou. Strictement ornithophile.
- 3è groupe : nommée provisoirement S. buissoni uahukae, ne peuple que l'île de Ua Huka. Strictement ornithophile. Dans chaque île, on trouve un groupe et un seul.



b) Etude historique

La répartition de ces groupes ne semble pas avoir été constante. C'est probablement la restriction de la répartition des nono à deux îles habitées, Nuku Hiva et Ua Pou, qui a fait penser à H. JOUAN (1858), qu'il devait s'agir d'une espèce introduite, car ces îles étaient plus fréquentées que les autres :

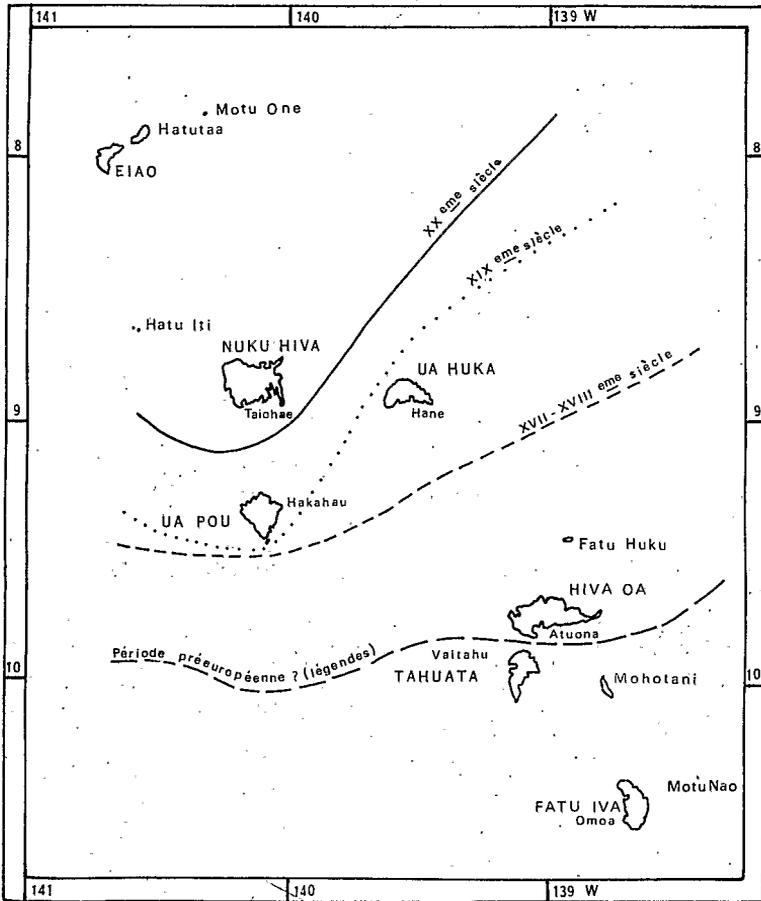
“C'est (...) sans doute aux navires que les îles de Nuku Hiva et de Ua Pou doivent l'introduction du nono (sand-fly des Anglais) qu'on ne trouve que là. Heureusement que ces insectes n'attaquent que pendant le jour, sans quoi il n'y aurait pas de sommeil possible. Au bord de l'eau, à l'ombre, au soleil, au vent, ces petites mouches vous poursuivent et dévorent toutes les parties du corps qui ne sont pas abritées par des vêtements (...). Les naturels des autres îles, quand ils viennent à Nuku Hiva ou à Ua Pou, étant à peine vêtus, sont encore plus tourmentés que nous par les nono”.

Ce témoignage, ainsi que beaucoup d'autres dont nous avons cité quelques uns, prouve incontestablement que Ua Pou hébergeait autrefois des simulies anthropophiles, probablement Simulium buissoni. Leur “disparition” daterait pour ADAMSON de 1890 environ. Cependant, il existe à la mission de Taiohae une chronique très détaillée des Marquises, qui va de 1880 à 1898 inclusivement. Il n'y est pas question de la disparition des nono de Ua Pou, alors qu'un tel phénomène n'aurait probablement pas manqué d'y être décrit, d'autant qu'il pouvait provoquer, et qu'il provoqua effectivement, la résurgence de vieilles superstitions. Nous avons effectué en 1970 une enquête orale sur cette disparition auprès des personnes âgées de Hakahau (Ua Pou), dont le doyen, MAIEUA KAHUNINEHE, avait 77 ans. Celui-ci se souvenait parfaitement de la présence à Ua Pou des nono “Taipivai”. Ils auraient disparu assez brutalement, en moins d'un an, lorsqu'il était encore enfant. Trois autres personnes interrogées, âgées alors de 60 à 63 ans, ne se souviennent pas d'avoir vu des nono à Ua Pou, mais en ont entendu parler. La disparition de Ua Pou de la forme anthropophile aurait donc probablement eu lieu entre 1900 et 1905.

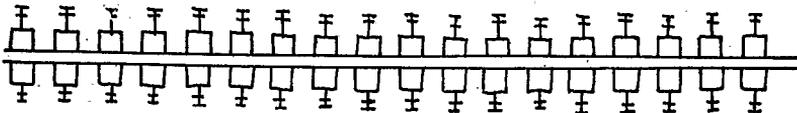
A la fin du XVIII^e siècle, CROOK signalait la présence de “moustiques” dans tout le groupe sous-le-vent, qui englobait Ua Huka. On peut accorder une certaine foi à ce témoignage, car son auteur séjourna deux années aux Marquises.

Enfin, la légende d'Hatuanono que nous verrons en détail porte sur l'ancienne présence des nono dans le groupe Sud et sur leur brutale disparition.

La carte de la figure 4 reproduit ces différentes étapes. Compte tenu de la disposition des diverses îles, elle suggère une progression dans le temps et de proche en proche du sud-est vers le nord-ouest



Evolution de la limite sud de l'aire de répartition des simulies, pl - quant l'homme.



INTERPRETATION

L'hypothèse la plus simple pour rendre compte de cet ensemble de données est la suivante : la forme anthropophile, le nono, était seule présente autrefois dans toutes les îles des Marquises. A l'ère préeuropéenne, une nouvelle forme est apparue (probablement correspondant au groupe 2) dans une île du groupe Sud, se caractérisant principalement par sa stricte ornithophilie. On peut admettre que cette forme ressemblait fort à celle qui lui avait donné naissance, et cette équivalence écologique s'est traduite par la disparition de la forme originelle du groupe Sud puisque par définition deux populations écologiquement homologues ne peuvent coexister dans le même biotope. La forme ornithophile, sans doute plus compétitive que la forme qui lui a donné naissance, a ensuite atteint par bonds successifs les îles du groupe central, Ua Huka, puis Ua Pou, entraînant à chaque fois la disparition de la forme anthropophile plus archaïque. Il semble qu'elle se soit à nouveau différenciée à Ua Huka, donnant naissance à une troisième forme.

On conçoit l'intérêt qu'il y aurait à vérifier cette hypothèse. Si elle s'avérait exacte, il suffirait d'introduire la forme ornithophile à Nuku Hiva pour débarrasser cette île du fléau que constituent ses nono. Après études complémentaires, nous envisageons de réaliser ce type de lutte biologique.

Signalons que, d'après T'SERSTEVENS (1950) des Marquisiens auraient tenté une contre-expérience :

" ... les nono sévissent dans toute l'île (de Nuku Hiva), et certaines vallées, comme celle de Taipi Vai et celle de Hakau, en sont devenues inhabitables, au moins pour un Blanc. Les indigènes, jaloux du bonheur des autres îles, qui ignorent ces bestioles, en ont enfermé dans des bambous et sont allés les lâcher à Ua-Pou et à Ua-Huka, mais il faut croire que les nono nuku-hiviens n'ont pu supporter leur exil, loin de leur patrie, où que leurs propagateurs n'avaient attrapé que des mâles, car ils sont tous morts sans postérité".

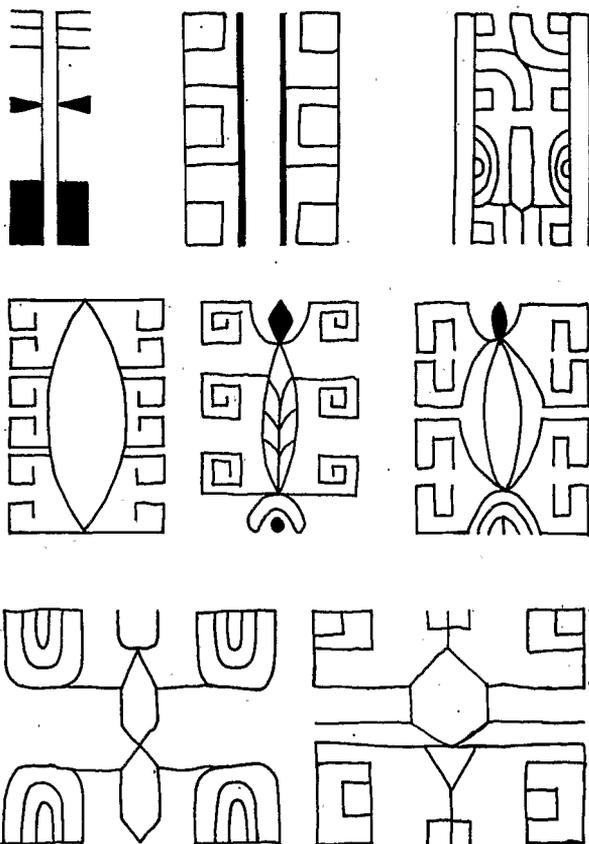
L'échec de l'introduction des nono à Ua Pou et Ua Huka vient à l'appui de notre hypothèse. Il semble que deux formes différentes ne puissent vivre sympatricquement, et que la forme ornithophile soit compétitivement supérieure à la forme anthropophile.

LA LEGENDE DE FATUANONO

La première version que nous ayons connue et qui mentionnait la présence des nono dans le groupe Sud, fut racontée en 1970 par Stanislas TAUPOTINI, Tavana de Taiohae.

“Il y avait autrefois beaucoup de nono à Hiva Oa. Un homme de “cette île, le plus malin de tous, voulut se rendre à Nuku Hiva. Il “s’appelait Hatuanono. Il prit tous les nono de Hiva Oa et les en-ferma dans unealebasse. Celle-ci put alors s’envoler “comme “un avion”, et Hatuanono s’y agrippa fortement. Il vola grâce à la “alebasse jusqu’à Nuku Hiva. Une fois arrivé, il relâcha les nono, “peut-être pour les remercier”.

Nous avons ensuite pris connaissance d’une version antérieure, beaucoup plus élaborée, recueillie par HANDY (1930) en 1921 à Hiva Oa.



Il est probable que cette légende a pour origine ce phénomène brutal, jugé comme inexplicable par les anciens Marquisiens : la disparition des nono de leur île ; et par cela elle est d'une utilité certaine pour le naturaliste.

Se baser sur une légende pour étayer une hypothèse peut sembler extrêmement hasardeux. Mais dans ce cas particulier, une extrapolation nous semble vraisemblable. En effet, on constate que la disparition des nono de Ua Pou, qui est un phénomène historique incontestable, a donné de la même manière naissance à des légendes, comme en témoigne l'article de CHURCH (1919) :

UN MIRACLE MARQUISIEN LA LEGENDE DES SIMULIES DE UA POU

“C'est dans l'île de Ua Pou qu'un miracle récent est arrivé, il y a une cinquantaine d'années. Comme celle de Atiheu à Nuku Hiva, la vallée de Hakahetau était infestée par une mouche minuscule mais extrêmement pénible, dont la piqûre, si elle était grattée, se transformait en une plaie ulcérée. Les indigènes souffraient en permanence de ce fléau, mais ne pouvaient rien y faire.

Le roi de la tribu, lorsqu'il fut près de mourir, appela auprès de lui les quelques soldats qui lui restaient et leur annonça que, bien qu'il n'ait pas été capable de leur éviter la maladie et la misère pendant sa vie, à cause de la puissance supérieure des dieux des Blancs, il pourrait par sa mort faire reconnaître son pouvoir, et qu'il le prouverait en emportant avec lui tous les nono de Ua Pou.

Il mourut cette nuit même, et le lendemain, tous les nono avaient disparu ! Outre les Marquisiens, les navigateurs européens et les fonctionnaires français affirment qu'il y avait des nono à Ua Pou ; que le roi a dit qu'il les emporterait avec lui, et je sais qu'ils ne sont plus là aujourd'hui. Le témoin n'a plus rien à dire”.(*)

(*) Version que nous ont racontée également MM. André TEIKITU-TOUA et VARI, de Ua Pou et le R.P. EDOUARD, missionnaire à Taiohae. Selon eux, le roi dont il est question se nommait KOUHOPAPA, et il commandait les vallées de Hakamoui et Hakahau, où des paepae lui sont attribués.

EXAMEN DE LA LEGENDE DE FATUANONO

Une lecture attentive de la version la plus riche, celle de HANDY, nous paraît dévoiler plusieurs thèmes mythologiques troublants pour le naturaliste, et permet d'émettre un certain nombre d'hypothèses sur la manière dont un conte au texte aussi obscur a pu être élaboré.

En effet, autour du noyau central (la disparition rapide des nono de Hiva Oa), qui subsiste presque seul dans la version de Stanislas, on trouve un certain nombre de détails, apparemment sans rapport avec le sujet essentiel.

Voici le résumé de la légende recueillie par HANDY :

- 1) Le Chef de Nuku Hiva vient chercher à Atuona des pierres pour construire un paepae mortuaire.
- 2) La femme de Fatuanono lui demande d'enfreindre un tabou en l'emmenant à Nuku Hiva en pirogue.
- 3) Fatuanono met tous les nono dans unealebasse.
- 4) Vehine-Atua fait rouler les pierres dans le lit de la rivière et les met dans les pirogues.
- 5) On jette Fatuanono et sa femme à la mer.
- 6) Ils envoient les nono sur Nuku Hiva et Ua Pou.
- 7) Ils déclenchent une tempête terrifiante.

Nous pensons que l'analyse de ce contenu peut nous éclairer sur la genèse de ce conte. Un détail en particulier nous semble caractéristique, qui n'apporte rien au déroulement de l'intrigue : l'allusion au lit d'une rivière et le fait d'y faire rouler les pierres. En effet, les rivières constituent les gîtes des jeunes stades de simulies, et sont les endroits où l'on trouve le maximum d'adultes. Il y a donc une logique certaine à inclure une rivière dans une histoire sur les simulies. Quant aux pierres qui se trouvent dans ces rivières et que Vehine-Atua fait rouler, elles peuvent constituer les supports sur lesquels sont fixées les nymphes de simulies. Certaines pierres en comportent un très grand nombre, mais ces nymphes immobiles et de couleur sombre, sont peu visibles sur le substrat basaltique, à tel point que ce type de support nous avait paru négatif au cours de notre première enquête (PICHON, 1971). Les Marquisiens utilisaient les galets de rivière pour le pavage superficiel de leur paepae, et il est possible qu'ils aient observé sur ces pierres la sortie de simulies adultes, cette éclosion pouvant se produire un à deux jours après que les nymphes sont extraites de leur biotope.

Il est intéressant de noter qu'actuellement certains Marquisiens refusent de croire que les nono proviennent des rivières. Par contre, ils pensent que ces insectes naissent dans les pierres, particulièrement dans celles des anciens paepae. Ils reconnaissent n'avoir pas observé ce phénomène, mais en avoir entendu parler autrefois.

La destination essentielle des pierres étant la construction des paepae, afin de rendre plausible une telle expédition pour quérir un matériau aussi banal aux Marquises, il fallait que ce paepae corresponde à une exigence prestigieuse, telle que la mort d'un grand chef.

Nous avons vu comment avec une certaine logique on peut faire les rapprochements successifs simulies - rivière - pierres - paepae. Voyons en quoi on peut associer d'autres éléments de cette légende à des observations zoologiques.

Il y a peu à dire sur le tabou pour les femmes de monter sur les pirogues, si ce n'est qu'il est universel en Polynésie. Mais peut-être ce tabou explique-t-il la déviation, assez géniale, représentée par la version de Stanislas TAUPOTINI. En effet, même si les suppositions sont beaucoup plus aléatoires dans une version aussi tronquée, on conçoit que l'utilisation de la seule puissance des nono enfermés dans une calebasse et qui permettent à l'utilisateur de voler, serait une solution élégante, et mythologiquement vraisemblable, pour une femme de se rendre d'une île à une autre sans enfreindre de tabou.

Dans la version de HANDY, la moins tronquée, et dans celle recueillie par l'un de nous (H.L.) à Ua Pou, c'est une femme qui est rendue responsable de l'introduction des nono. Selon une légende de l'Archipel des Cook, c'est également une femme, Veve, qui introduisit les moustiques dans l'île de Mangaia (GILL, 1876). A quoi attribuer cette particularité ? Dans les deux versions marquisiennes, l'assimilation-pourrait-être faite entre les nono et le poison, qui est censé être un moyen typiquement féminin de vengeance (cf. également plus loin les deux vieilles femmes de l'histoire de Vakauhi). Mais cette hypothèse ne peut rendre compte de la légende des îles Cook, où l'introduction des moustiques ne résulte pas d'une vengeance, mais d'un accident. Si les anciens Polynésiens ne pouvaient savoir que, chez les moustiques comme chez les Simulies, seule la femelle pique, il est possible que cette coïncidence provienne de la généralisation d'une observation zoologique : en effet, encore actuellement en Polynésie, les enfants savent que les guêpes mâles (*manu patia otane*) sont inoffensives. Ils jouent fréquemment avec ces guêpes mâles, un peu de la même manière que les enfants européens avec les hannetons.

Encore plus universelle est l'assimilation de nuées d'insectes à une vengeance divine. C'est le cas en particulier pour les similies, qui ont donné lieu à de nombreuses légendes en Europe Centrale, où la tristement célèbre mouche de Goloubatz a depuis longtemps frappé l'imagination des villageois balkaniques. (BARANOV, 1935 ; ZIVKOVITCH, 1970). Les invasions d'insectes furent toujours et partout considérées comme un fléau, au sens biblique.

C'est pourquoi l'on pourrait être surpris par l'acharnement dans la vengeance, puisque ce fléau semblant insuffisant, un autre s'abat. C'est une violente tempête, avec tonnerre et éclairs. A nouveau, il est possible de faire un rapprochement. En effet, encore actuellement, les Marquisiens ont remarqué que les nono étaient notoirement plus nuisants, voire insupportables, juste avant un orage. Ils utilisent d'ailleurs ce phénomène pour des prévisions météorologiques à court terme (en particulier ils mettent à l'abri le coprah qui sèche à l'air libre). Il était donc logique de faire précéder une tempête par un lâcher de nono.

DISCUSSION

On pourrait taxer d'"entomocentrisme" une telle interprétation car il peut être difficile d'admettre que les Marquisiens aient été doués d'une telle faculté d'observation à l'égard d'insectes aussi petits. Mais il faut se souvenir que, comme tous les peuples "primitifs", les anciens Marquisiens vivaient en contact étroit avec la nature, et qu'ils connaissaient peut-être celle-ci à un point que nous jugeons impensable aujourd'hui. Déjà en 1897, et à propos des Marquises, JOUAN avait été troublé par les notions d'histoire naturelle que recelaient certaines légendes

En outre, en raison de l'extrême pauvreté des Marquises en ce qui concerne la faune vertébrée terrestre, de la même manière que le renne occupe une place prépondérante dans la science populaire des lapons (Myrderne Anderson), il n'est pas surprenant que les arthropodes (dont font partie les Insectes, avec les Araignées et les "Cent-Pieds") aient fait l'objet d'une attention toute particulière, aux Marquises, ce qui explique leur fréquence dans les motifs de tatouages Marquisiens, et l'utilisation inconsciente de certaines de leurs caractéristiques biologiques dans la facture des légendes.

Notons enfin que cette attention pour les Arthropodes n'est pas spéciale aux Marquises, ni aux nono. Nous ayons vu qu'aux îles Cook, les moustiques sont également utilisés dans une légende (GILL, 1876) d'où est tiré ce chant :

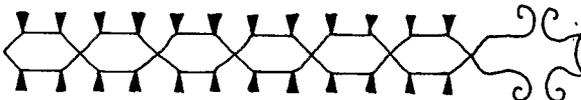
“Kua topa te poe i te taringa : Tes ornements d'oreilles furent perdus
 “Kua vare paa i Vaikaute : Alors que tu te baignais à Vaikaute
 “Na tangi namu i vavai : Les moustiques bourdonnants les ont
 fait éclater :
 “Kua kai te namu pou raua : Hélas ! ils ont piqué à mort tes deux
 enfants.

Les Centipèdes (“Cent-pieds”), qui furent probablement disséminés dans le Pacifique par les premiers Polynésiens, (BUXTON & HOPKINS, 1927) sont appelés “Long Dieu” (atualoa) aux Samoa, et il existait aux îles Cook une divinité Cent-pieds (GILL, 1876).

Encore aujourd'hui, les légendes (même si elles ont perdu toute signification pour les Marquisiens) permettent d'appréhender quelques bribes des connaissances que les anciens avaient de leur milieu. Dans le même ordre d'idées, la toponymie peut fournir des indications au spécialiste : c'est ainsi qu'à Ua Huka un plateau caillouteux, que seul un volcanologue peut identifier comme étant un lac de lave très récent (de quelques centaines d'années) a pour nom Tahoa-tiki-kau : “le trou où le tiki nage” (R. BROUSSE, Comm. pers.). Tout récemment, l'utilisation de mythes océaniens a permis à un géologue et à un archéologue de faire des découvertes importantes (GARANGER). Il est donc précieux de recueillir le plus complètement possible ce patrimoine culturel, qui n'intéresse pas le seul ethnologue.

L'acculturation a presque anéanti les notions bio-écologiques des Marquisiens actuels. Comment en serait-il autrement, alors que JOUAN notait en 1897 : “Pendant que j'étais aux îles Marquises, où j'ai passé trois années, il y a 40 ans, on n'y voyait plus guère que quelques vieillards ayant conservé le souvenir de traditions que les jeunes générations commençaient à regarder comme des radorages : il n'y a pas qu'en Océanie que les choses se passent ainsi !...”

G. P.



POINT DE VUE DU MYTHOGRAPHE

1 - UNE VERSION DE UA POU

Un habitant âgé de la vallée de Hohoi, Léon Teikimenava'oa Te'ikitohe, dit Kokone se souvenait avoir entendu raconter par un vieillard de Hakahetau une histoire concernant le transfert des nono de Ua Pou à Nuku Hiva. Lui-même ne connaît pas vraiment cette histoire. En particulier, il ne se souvient plus du nom des personnages, ce qui est considéré comme une lacune impardonnable de la part d'un conteur. Il a seulement retenu la trame générale de quelques fragments et il a fallu une certaine insistance pour qu'il accepte de mettre par écrit ces souvenirs.

Texte Marquisien.....

1. 'Eia titahi tekao no te nono i mo'ehu mei 'Ua Pou. - 2. Kave 'ia 'i Taioha'e na titahi ha'atepei'u mei Hakamo'ui. - 3. Ia he'e te ha'atepei'u 'i te vi'i Nuku Hiva, 'ua tihe 'i Taioha'e, 'u 'avei me te ha'atepei'u mei Taioha'e. - 4. 'Ua va'e 'aua te tekao no to 'aua henua. - 5. Ka'i'o te hoa 'i to ia henua. - 6. 'O te pakahio mei 'Ua Pou, 'a 'e poha te 'eo. - 7. Te pakahio mei Taioha'e hakakite te nui to ia mata'eina'a me te kanahau o te henua. - 8. 'U hua mai te pakahio nei 'i 'Ua Pou, 'ua noho 'i Hakamo'ui me to ia ha'aha'a. - 9. Me te pe'au 'i to ia mata'eina'a : 'a va'u 'otou 'i te hue 'ehi'. - 10. 'Ua hana te mata'eina'a i hua hana. - 11. Me te pe'au : "'a ha'api me te nono, ia 'ava, me te kave'i Taioha'e". - 12. Ia tihe, 'ua to'o to ia tau'enana 'i te hue, vahivahi io he ke'a ; me te hiki o te nono. - 13. Me te rere mai 'i Taiohae , me te noho'i 'ei'a o te ha'atepei'u. - 14. 'O'inei tau po'o i ko aka. - 15. Te nui 'ia 'a'o'e i ko'aka ai mau ia au.

Traduction française.....

1. Voici un récit sur les nono qui ont émigré de Ua Pou. - 2. Ils furent transportés à Taiohae par une princesse de Hakamo'ui. - 3. Partie pour faire le tour de Nuku Hiva, la princesse arriva à Taiohae et rencontra une princesse de Taiohae. - 4. Toute deux passèrent le temps à parler de leur pays. - 5. L'une d'elles s'épancha en vantardises sur son propre pays. - 6. La vieille de Ua Pou ne desserra pas les dents. - 7. La vieille de Taiohae fit étalage du grand nombre de ses sujets et de l'agrément de son pays. Fini sur ce sujet. - 8. Notre vieille retourna à Ua Pou et resta à Hakamo'ui avec sa rancune. - 9. Et elle dit à ses sujets : "Raclez une noix de coco". - 10. Les sujets exécutèrent cette tâche. - 11. Elle dit

encore : "remplissez-la de nono et quand il y en aura assez, emportez-la à Taiohae". - 12. À leur arrivée, ses gens prirent le récipient, le brisèrent sur une pierre ; les nono s'échappèrent. - 13. Ils filèrent à Taioha'e, et demeurèrent là où était la princesse. - 14. Tels sont les fragments dont je dispose. La plus grande partie a échappé à ma mémoire.

2 - VARIANTES ET VARIATIONS

Comme les trois versions précédemment citées, ce récit se rattache à ce qui avait peut-être constitué un domaine du folklore marquisien : un ensemble de légendes rendant compte de la distribution des espèces animales dans les six îles de l'archipel et des changements réels ou supposés, intervenus dans cette distribution. À l'heure actuelle, au moins, un caractère de ce folklore est qu'il est mal mémorisé. Les informateurs se souviennent d'avoir entendu un récit relatif à tel ou tel animal, mais ils sont incapables de le rapporter intégralement. De tels récits ont été cités par les informateurs au cours d'une enquête sur l'avifaune. C'est ainsi qu'à propos du loriquet des Marquises (Vini ultramarina), une ravissante perruche bleue appelée pihiti que l'on ne trouvait qu'à Ua Pou(*) , certaines personnes se souviennent avoir entendu raconter l'histoire d'un arbre gigantesque situé à Hiva Oa qui s'est abattu en couvrant l'archipel de ses branches. Sur la branche qui atteignit Ua Pou était perché le pihiti. Un autre informateur a entendu raconter une version plus complète de cette légende : sur chaque branche de cet arbre merveilleux se trouvait perchée une espèce particulière(*). Selon que tel rameau touchait telle île, il était rendu compte de la distribution des espèces au sein de l'archipel. Il existait également une légende à propos du fameux 'upe (Serresius galeatus), ce pigeon à la chair délicieuse, d'une taille comparable à celle d'une poule que l'on ne trouve qu'à la Terre Déserte dans l'île de Nuku Hiva. C'est une espèce endémique, gravement menacée de disparition, qui mérite une protection toute particulière. Son nom vernaculaire a des correspondants dans d'autres langues polynésiennes (rupe). Cet oiseau est souvent lié à la légende de Maui (LAVONDES, 1964) et en dépit de sa diffusion restreinte, son nom est connu dans toutes les îles. On dit à Hiva Oa qu'une princesse de Vevau partit à Nuku Hiva en emmenant avec elle son 'upe ce qui fait que cet oiseau se trouva avoir émigré à Nuku Hiva''.

(*) Son introduction à Ua Huka date de la deuxième guerre mondiale.

(*) Dans le manuscrit déposé par Samuel Elbert à la bibliothèque du Bishop Museum figure une version quelque peu différente de cette légende.

Pour en revenir aux nono de Ua Pou, on comprend mieux maintenant comment un évènement aussi récent (puisque ce qui précède permet de le dater des environs de l'an 1900) a pu donner naissance aussi rapidement à un récit légendaire. Il est venu s'inscrire naturellement dans un ensemble de récits du même genre qu'il a suffi d'infléchir pour aboutir à la version en question. Car en matière de mythe et légendes, il n'y a pas de création ex nihilo, mais reprise et réarrangement incessant d'un matériel antérieur. C'est au niveau de ces opérations de remaniement, le plus souvent inconscientes(**) que se manifestent la créativité et le talent d'un conteur, d'une époque, d'une culture. C'est de cette manière aussi que la légende peut faire place à l'histoire. Car l'évènement historique ne crée pas la légende, c'est la légende qui s'incorpore l'évènement. Il vient s'inscrire au sein d'une trame préexistante, faite de types de récits, de motifs (dont les folkloristes de l'école finlandaise ont établi des inventaires), de procédés stylistiques et aussi de ces structures qu'ont révélées les travaux de Claude Lévi-Strauss(***). Les récits présentés ici, bien que d'importance mineure et parfois tronqués, suffiront cependant à donner une idée de cette étrange alchimie par laquelle se recompose et se transmute sans cesse la tradition orale.

Dans la version de Handy comme dans celle recueillie à Ua Pou, figure un motif qui apparaît fréquemment dans la tradition orale marquisienne. Il s'agit dans les deux cas d'enfermer une "nuisance" dans un récipient puis de la libérer à des fins de vengeance. Nous retrouvons ces motifs dans l'histoire de Vakauhi, suite de la légende de Taheta (LAVONDES 1966). Pour se venger de son père, Vakauhi s'adresse à deux vieilles femmes qui enferment dans un récipient des plantes aux senteurs particulièrement fortes (LAVONDES, 1966, pp 94-96, 162, 204-206). Arrivées près de la maison de Taheta, elles débouchent le récipient, et le parfum

(**) La liberté d'innovation et le degré de conscience varient selon les époques et les cultures. Mais même dans les littératures de l'occident contemporain, une oeuvre n'existe qu'en fonction d'oeuvres antérieures et le nouveau roman est une réponse à l'ancien.

(***) Pour les travaux de l'école finlandaise, on pourra se reporter au répertoire général de Stith Thompson (1955-58) et pour ce qui concerne la Polynésie à l'index établi par B. Kirtley. Lévi-Strauss illustre sa théorie structurale du mythe dans la tétralogie des Mythologiques (1964-1971).

libéré déclenche chez Taheta une série d'éternuements dont le septième entraîne sa mort (en vertu de la croyance attestée en Polynésie, que l'éternuement, expulsion brutale du souffle vital, est dangereux et néfaste, une croyance dont la survivance dans notre culture se manifeste par des formules propitiatoires du type "à vos souhaits").

Dans la version de Stanislas TAUPOTINI, le motif des nono que l'on enferme dans un récipient se trouve associé à un autre : celui du transport du héros à travers les airs à l'aide d'une chose susceptible de voler. Il en découle corrélativement l'absence du thème de la vengeance présent dans les deux autres versions. Ce motif se retrouve dans l'histoire de Maui qui se fait avaler par un pigeon 'upe. Il figure dans un développement de la légende de Kae recueillie à Ua Pou (LAVONDES, 1964, 52-56). Le fils du héros se rend à travers les airs de l'île de son père dans celle de sa mère, en se suspendant à la pierre qu'il vient de lancer avec sa fronde. Malgré leurs divergences évidentes, ces trois versions puisent donc à un fond commun des thèmes et des motifs largement représentés dans la littérature orale marquisienne.

3 - LA VERSION DE HANDY

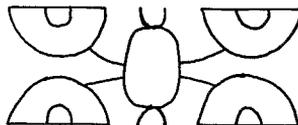
La plus riche des trois versions est celle rapportée par Handy. C'est aussi la plus complexe (bien qu'il ne s'agisse encore que d'un résumé), celle aussi qui pose le plus de problèmes, d'ordre ethnographique tout d'abord. Comme cela a été souligné précédemment, le détail le plus intrigant est cette expédition maritime pour chercher des pierres, matériau commun s'il en est aux Marquises. Il est d'autant plus difficilement explicable que nous manquons d'informations complètes et cohérentes sur les coutumes funéraires des anciens Marquisiens. De la description qu'en donne Handy (1923, pp. 103-122) il ressort une masse confuse de rites et de pratiques qui donne à penser qu'un ensemble d'opérations nombreuses et compliquées étaient nécessaires et que les variations étaient considérables, d'île en île et aussi selon le statut social du défunt. Pour les personnages ayant rang de chefs (papa haka'iki), deux pratiques paraissent avoir été régulières. Un premier trait de ces coutumes funéraires était l'exposition du corps sur une plateforme appelée taha tupapa'u où s'effectuaient des opérations de momification partielle (ha'apa'a : faire mûrir). Ces plateformes étaient semblables aux paepae d'habitation, mais de proportions différentes puisque "leur hauteur était beaucoup plus grande en proportion de leur longueur et de leur largeur que dans le cas des plateformes d'habitation" (Handy, 1923, p. 177). Elles étaient construites à l'aide de

blocs de pierres polies par les cours d'eau. Nos sources ne permettent pas de préciser si de telles plateformes étaient construites spécialement à l'occasion des décès ou si une même plateforme était affectée en permanence à cet usage dans le cadre des sanctuaires familiaux ou tribaux. Autre exigence caractéristique des funérailles des personnages de rang : le sacrifice des victimes humaines qui impliquait l'organisation d'expéditions guerrières le plus souvent maritimes, pour enlever sur le territoire des tribus ennemies les victimes en question. Peut-être cette double exigence fournit-elle une direction où chercher l'explication de cette étrange expédition à la recherche de pierres dont fait état la version de Handy. Le cérémonial funéraire implique la recherche de pierres, qui ont toutes chances de se trouver à proximité du site où sera érigée la plateforme de momification, et la recherche de victimes qui sont à prendre en dehors du groupe, au cours d'expéditions en pirogues (vaka ta heaka). Il est possible que le détail intrigant de la version de Handy soit le résultat de la fusion de ces deux opérations en une seule, les pierres étant un euphémisme désignant les victimes. (*).

Pour fragile que soit cette hypothèse, elle présente l'intérêt d'être en accord avec un caractère constant de la structure du récit qui est le déboulement, à première vue inutile, de certains épisodes. C'est ainsi que, alors que le chef de Nuku Hiva présente

(*) L'un d'entre nous (G. P.) a recueilli de la bouche de Vari'i Kaiha, un vieillard de la vallée de Hakama'i'i à Ua Pou, une direction d'explication particulièrement intéressante. Selon lui, lorsqu'un grand chef mourait, son paepae funéraire était constitué de pierres provenant de toutes les îles Marquises. Ce témoignage permet de formuler l'hypothèse que les funérailles étaient une occasion de réactualiser les connexions généalogiques entre lignées apparentées éloignées dans l'espace. Ces pierres de différentes provenance auraient alors une signification symbolique comparable au rite de la pierre de fondation des marae tahitiens. On sait en effet qu'à Tahiti, "tout marae était considéré comme le symbole d'un chaînon généalogique, et devait être construit autour d'une pierre enlevée à un marae plus ancien, dite pierre de fondation" (Garanger, 1969, p. 15). Il faut noter cependant que le témoignage de Vari'i est isolé tandis que les chasses aux victimes pour les funérailles sont attestées par de nombreuses sources:

d'abord sa requête au chef de Atuona, celui-ci le renvoie sans raisons apparentes à la prêtresse (probablement une femme tau'a) Vehineatua. Celle-ci ne restera pas le seul protagoniste de l'histoire, son personnage va se trouver encore doublé par celui de son mari Hatuanono dont la présence n'est pas indispensable au développement de l'intrigue. Mais l'illustration la plus frappante de cette structure de réduplication est effectivement apportée par le dénouement. La vengeance de Hatuanono s'abat sous la forme d'une double catastrophe : le lâcher des nono et la tempête qui détruit la pirogue. La vengeance exercée par le moyen d'une tempête est un thème traditionnel. Elle découle peut-être d'une croyance qui associe la puissance politique du chef à son influence sur la fertilité du sol. La pluie est un emblème des chefs. Teuira, l'éclair, est un nom de personne courant. Le lâcher des nono fait l'effet d'un complément de vengeance dérisoire et inutile. Certes il est fréquent que de telles structures binaires soient présentés dans les récits rapportés par la tradition orale, leur fournissant, sur un plan esthétique une charpente rythmique, mettant en valeur, sur un plan philosophique, les oppositions fondamentales à travers lesquelles l'homme prend conscience de l'univers qui l'entoure et le pense. Mais dans le cas de cette légende le rendement de ce rythme binaire que nous avons cru y déceler semble bien faible, pour ne pas dire négatif. Il ne semble pas de nature à en enrichir le sens et, sur un plan esthétique, il n'apporte que complication et obscurité. Peut-être est-il possible de trouver ailleurs la réduplication première qui, plusieurs fois réitérée, est devenue un moule donnant sa forme à la légende toute entière.



Au centre de l'intrigue nous trouvons l'infraction d'un tabou, le châtimeut de ceux qui l'ont tolérée, le triomphe de celle qui l'a commise. Ce tabou, c'est l'interdiction pour les femmes de monter en pirogue. A ce sujet, la tradition orale marquisienne apporte des données contradictoires. Alors que ce tabou est au centre de maintes intrigues, nous voyons cependant des femmes participer à des expéditions guerrières, à des voyages de prestige d'île en île, à des voyages d'immigration, sans qu'apparemment cela soulève le moindre problème. Mais il apparaît en revanche que les tabous concernant les femmes sont stricts au moins dans deux domaines. Le premier est centré autour de la pêche au large des côtes : non seulement les femmes ne pouvaient y participer, mais elles devaient s'abstenir de toucher aux engins de pêche, en particulier aux fameux pa en nacre utilisés pour la pêche à la bonite. Dans un autre domaine, il semble aussi que les femmes aient été exclues de certaines parties des rites funèbres. C'est précisément en se référant à la destination funéraire de sa cargaison que le chef de Nuku Hiva décide de jeter à la mer la prêtresse Vehineatua et son mari Fatuanono. Le triomphe final de la prêtresse fait éclater la toute-puissance de son mana qui lui a permis de défier les réticences du chef de Nuku Hiva et d'enfreindre un tabou sans que les puissances surnaturelles ne la châtient. Les récits sur la toute-puissance des tau'a, sur leurs exploits sumaturels et leurs vengeances terrifiantes sont nombreux dans la tradition orale marquisienne. A l'origine de notre légende de Hatuanono dans la version qu'en a rapportée Handy, il pourrait bien y avoir un récit de ce type. En effet, tout ce qui concerne Hatuanono et les détestables insectes dont il est le maître y fait figure de développement inutile et parasite, surajouté à une histoire à l'intrigue de laquelle il ne contribue guère. Cette dualité initiale aurait donné leur forme à d'autres épisodes sans cependant qu'un résultat heureux sur le plan esthétique ait pu être atteint. Mais ce n'est peut-être pas là la seule contribution qu'a pu apporter à la transformation de la matière légendaire l'irruption d'un thème évoquant l'évènement historique entraîné par la compétition vitale entre variétés de Simulium buissoni.

Nous avons vu en effet que, pour l'entomologiste, toute la version de Handy apparaissait comme hautement suggestive. Elle évoqua même pour lui si bien la biologie des nono que c'est après avoir lu le texte de Handy qu'il a été amené à mieux examiner les pierres des torrents pour y découvrir un type de gîte larvaire qui avait échappé à ses investigations. En mythographe, nous venons de tenter d'apporter, en nous référant au vaste corpus mythique et légendaire dans lequel s'inscrit l'histoire de Hatuanono, une explication purement interne de certaines des particularités les plus déroutantes de cette légende pleine d'énigmes (comme le sont du

reste toutes les légendes dès qu'on prend la peine de les regarder de près et de se pencher sur les moindres détails). Mais les deux démarches ne sont pas incompatibles. Si parmi les détails évocateurs de la biologie des nono, l'expédition maritime à la recherche des pierres de rivière peut trouver un début d'explication, si la tempête orageuse finale peut apparaître comme une manifestation traditionnelle du mana des chefs, il n'en reste pas moins que ce sont ces détails qui ont été retenus pour cette légende parmi un grand nombre d'autres détails possibles. Ce qui fait que l'on peut penser que de même que l'intrusion du thème des nono s'est répercutée sur l'ensemble de la légende lui donnant sa structure réduite, de même il a pu contribuer, par la sélection de certains détails, à lui donner ce qu'on pourrait appeler une "coloration à nono". Il est certain en effet que ce processus de transformation, de remaniement incessant, de ramification en versions divergentes qui empiètent les unes sur les autres, se diversifient ou au contraire fusionnent, est caractéristique de tout corpus légendaire ou mythique transmis par la tradition orale et implique un mécanisme d'associations qui met en cause la connaissance globale que les hommes ont de leur biotope et la manière dont ils le découpent, l'interprètent et font servir ces catégories à des fins proprement humaines.

Que le lecteur, peut-être lassé des divagations mythographiques auxquelles ont donné lieu ces histoires de nono, permette néanmoins encore d'en tirer une sorte de morale. S'il apparaît que la légende peut parfois venir en aide au naturaliste, il est certain que le folkloriste ne peut se passer des lumières de celui-ci s'il veut interpréter des oeuvres littéraires où la faune et la flore jouent un si grand rôle.

H. L.

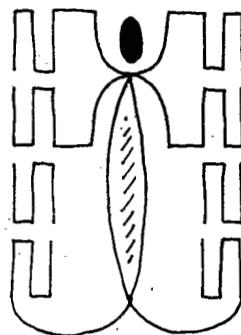
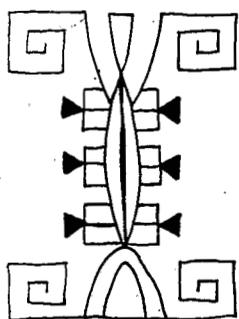
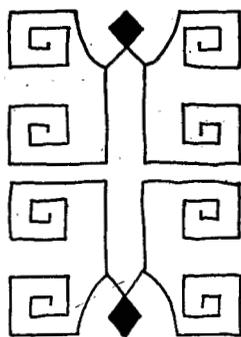
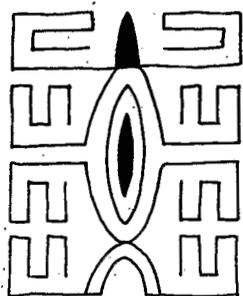


REMERCIEMENTS

Nous remercions les personnes dont la connaissance de la culture polynésienne nous ont été très utiles : le R.P. Edouard (Mission de Taiohae) et MM. Roland LÉBOUCHER, François OLLIER et Maco TEVANE.

Nous remercions également les personnes qui nous ont aidés dans nos travaux de documentation : Madame Aurorā Natua, et le R.P. Jean (Mission de Taiohaë).

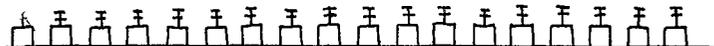
Enfin nous ne saurions oublier les informateurs sans qui ce travail n'aurait pu être effectué, et tout particulièrement MM. : André TEIKITUTOUA, VARIU (Ua Pou), Stanislas TAUPOTINI et Emmanuel KOHOE (Nuku Hiva) et André TEIKI (Puamau, Hiva Oa).



BIBLIOGRAPHIE

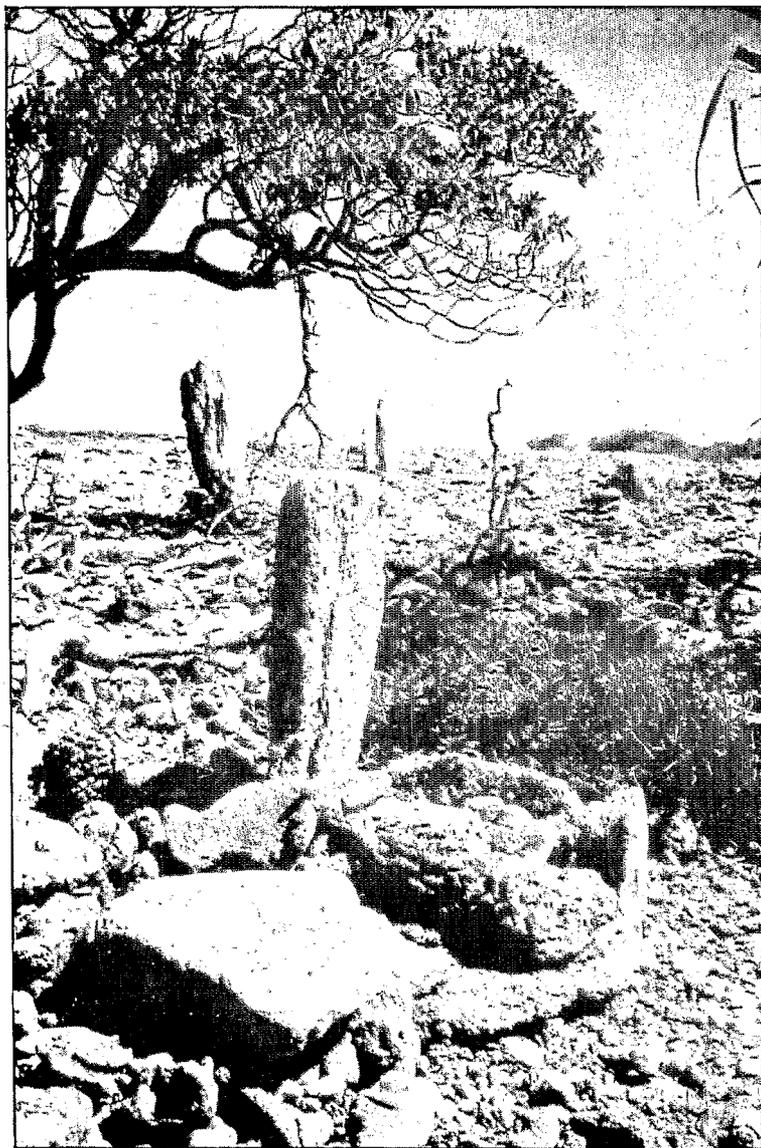
- ADAMSON (A.M.), 1939. Review of the fauna of the Marquesas islands and discussion of its origin. Bernice P. Bishop Museum; Bull. 159 (10), 93 pp.
- ALEXANDER (J.M.), 1895. The islands of the Pacific - New York.
- ANDERSON (M.), 1970. L'ethnobiologie - La Recherche, 18.
- ANONYME (avant 1873). Histoire naturelle des Marquises. Manuscrit, mission de Taiohae, Marquises.
- BARANOV (1935). Neues über die Kolumbatscher Mücke. Arb. morph. taxon. Ent. Berl., 2 (3), 156 - 158.
- BUXTON (P.A.) & HOPKINS (G.H.E.), 1927. Researches in Polynesia and Melanesia - An account of investigations in Samoa, Tonga, the Ellice group, and the New Hebrides in 1924, 1925. Parts I-IV (Medical Entomology). London School of Hygiene and Tropical Medicine, London, WCI.
- CHEESMAN (L.E.), 1927. A contribution towards the insect fauna of French Oceania, Part. 1. Ent. Soc. Lond., Trans., 75, 147 - 161.
- CHURCH (R.), 1919. A vanishing people of the South Seas. National Geogr. Mag., 36 (4), 275 - 306.
- CROOK (vers 1800). Cité par ROSEN (1954).
- EDWARDS (F.W.), 1932. Marquesan Simuliidae. Marquesan insects, Part. 1 Bernice P. Bishop Museum, Bull. 98 (1), 103 - 109.
- GARANGER (J.), 1969. Pierres et rites sacrés du Tahiti d'autrefois. Société des Océanistes, Dossier 2, Paris.
- GARANGER (J.), 1971. L'utilisation des mythes en archéologie. La Recherche, 21.
- GILL (W.), 1876. Myths and songs from the South Pacific Henry S. King & Co, London
- HANDY (E.S.C.), 1923. The native culture in the Marquesas : B.P. Bishop Museum, Bull. 9.
- HANDY (E.S.C.), 1930. Marquesan legends. B.P. Bishop Museum, Bull. 69.
- HANDY (W.C.), 1938. L'art des Iles Marquises. Les Editions d'Art et d'Histoire. Paris.

- JOUAN (H.), 1858. Notes sur quelques oiseaux nabitant les îles du Grand Océan. Mém. Soc. Nat. des Sciences et mathém. Cherbourg, t. 6.
- JOUAN (H.), 1897. Les légendes polynésiennes et l'histoire naturelle. Bull. Soc. Linn. de Normandie, vol. 1.
- KIRTLEY (B.F.), 1971. A Motiv-Index of Traditional Polyneesian Narratives. University of Hawaii Press, Honolulu.
- LAVONDES (H.), 1964. Récits marquisiens. Doc. multigr. ORSTOM, Papeete, 107 pp.
- LAVONDES (H.), 1966. Récits marquisiens, 2ème série. ORSTOM, Doc. multigr., 207 pp.
- LEVI-STRAUSS (C.), 1964-1971. Mythologiques, 4 vol. Plon, Paris.
- MELVILLE (H.), 1843. Taïpi. Roman
- PICHON (G.), 1971. Etude de la biologie des nono des Iles Marquises. Doc. multigr., Inst. Rech. méd. L. Malardé, 34 pp.
- RADIGUET (M.), 1844. Les derniers sauvages. La vie et les moeurs aux îles Marquises (1842-1859). Edns Duchartre & Van Buggenhoudt, imp. 1929.
- ROSEN (L.), 1954. Human filariasis in the Marquesas Islands. Journ. Trop. Med. Hyg., 3 (4), 742 - 745.
- ROUBAUD (E.), 1906. Insectes diptères. Simulies nouvelles ou peu connues. Bull. Mus. hist. nat., 12, 517 - 522.
- SERSTEVENS (A.t'), 1950. Tahiti et sa couronne. Edns Albin Michel, 1971, 510 pp.
- STEINEN (K. VON DEN), 1925. Die Marquesaner und ihre kunst. Primitive südseeornamentik. Band I : Tautauierung. Dietrich Reimer/Ernst Vohsen/Berlin.
- ZIVKOVITCH (V.), 1970. Trois espèces de simulies (Diptera, Simuliidae) qui apparaissent en masse en Yougoslavie. Cah. ORSTOM, sér. Ent. méd. Parasit., 8 (1), 113 - 120.



BULLETIN de la Société des Etudes Océaniennes

POLYNÉSIE ORIENTALE



1975

O. R. S. T. O. M.
TOME XV N°6 - JUIN 1972 N°179
Collection de Référence

LAVONDES (H.) - 7913 Ethno